Le parc des Caudreleux, malgré lui

Une défense et une illustration du concept de métaprojet

The Caudreleux Park, in spite of itself. Defence and Example of the concept of Metaproject

Denis Delbaere

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/craup/8330>

DOI : 10.4000/craup.8330

ISSN : 2606-7498

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

Denis Delbaere, « Le parc des Caudreleux, malgré lui », *Les Cahiers de la recherche architecturale urbaine et paysagère* [En ligne], 12 | 2021, mis en ligne le 13 octobre 2021, consulté le 14 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/craup/8330> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/craup.8330>

Ce document a été généré automatiquement le 14 novembre 2021.

Les Cahiers de la recherche architecturale, urbaine et paysagère sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France.

Le parc des Caudreleux, malgré lui

Une défense et une illustration du concept de métaprojet

The Caudreleux Park, in spite of itself. Defence and Example of the concept of Metaproject

Denis Delbaere

Introduction

- 1 La pratique paysagiste pose la question du ratage d'un projet dans des termes singuliers, qui permettent peut-être de la penser différemment. Dans le cas d'un projet de paysage, l'écart entre l'espace effectivement aménagé et la représentation que le projet en donnait est généralement substantiel et ne peut être imputé à une erreur de conception : parce qu'il se déploie et n'atteint sa pleine maturité que dans le temps long de la croissance des plantes, il est admis que le projet de paysage ne livre, à la réception des travaux, que l'amorce d'un espace encore en grande partie invisible. Tout l'art du concepteur est justement de gérer au mieux cet écart qui sépare la fin du chantier de la maturité de l'espace public aménagé, laquelle peut ne survenir que des années, voire des décennies plus tard. Car l'acceptation d'une forme d'imprévisibilité de la forme ne se traduit pas pour le concepteur paysagiste par le renoncement à la maîtriser, sans quoi son intervention perdrait toute utilité et il serait aussi simple, et plus économique pour la collectivité, de se passer de ses prestations.
- 2 Dans une approche paysagiste, la transformation du projet au contact de l'environnement biologique, abiotique, social et culturel qu'il concerne doit être pensée tout à la fois comme une mutation et comme une maturation : une mutation parce que tout paysagiste sait par expérience qu'il ne peut anticiper dans toute sa complexité le devenir de sa création, une maturation parce qu'il doit faire le pari que ces mutations, malgré tout et grâce aux précautions qu'il aura prises, ne contrediront pas son projet et même, idéalement, l'aboutiront.
- 3 Rendre compte finement de cette dialectique altérative du projet de paysage est une entreprise périlleuse et peu pratiquée¹. Je m'y suis moi-même engagé depuis une

vingtaine d'années en développant une activité de « critique de projets de paysage » consistant à décrire des projets plusieurs années après leur « achèvement »². Cette démarche m'a peu à peu convaincu que l'altération des projets de paysage présente certaines constantes, une sorte de mécanique qu'il serait possible de décrire de manière rationnelle pour parvenir à en faire une part assumée de la conception paysagiste³. Selon cette approche, le projet, en se transformant, actualise et accomplit le projet initial du concepteur, mais selon des voies que lui-même n'avait pu anticiper. Cette hypothèse périlleuse, pétrie de paradoxes, ne pouvait être vérifiée, bien sûr dans certaines limites que le lecteur apercevra rapidement, qu'à condition que le critique relevant les transformations du projet initial dispose en même temps d'une connaissance très précise des intentions du concepteur. Celles-ci étant généralement peu accessibles (en raison du décès des concepteurs pour les projets les plus anciens, ou de la relativité des souvenirs qu'ils en gardent, mais aussi parce que les archives des projets de paysage sont rares, dispersées et souvent peu instructives), j'ai finalement décidé de mener ce travail à partir des sources que je maîtrise le mieux, c'est-à-dire à partir de ma propre production de maître d'œuvre⁴. C'est pourquoi le présent article prendra la forme d'un diptyque, faisant se succéder le récit d'un projet à la première personne, assumant sa subjectivité, puis une discussion théorique considérant en quoi son ratage, manifesté par une série de péripéties et de reconfigurations généralement peu assumées, questionne l'idée même que nous pouvons nous faire de ce qu'est un projet. On verra notamment à travers l'analyse détaillée de la discontinuité des mutations de ce projet comment il serait possible de penser malgré tout la poursuite du projet lui-même.

- 4 Ceci m'amènera à mobiliser le concept de « métaprojet » à titre d'hypothèse, pour dépasser le rapport paradoxal que le projet de paysage entretient avec sa concrétisation et sa reformulation incessantes, concept dont il s'agira d'évoquer les racines, de montrer les bases théoriques et de suggérer la pertinence opérative.

Le parc des Caudreleux en cinq actes

- 5 De tous les projets qu'il m'a été donné de mettre en œuvre, celui du parc des Caudreleux, à Neuville-en-Ferrain, dans la banlieue nord de Tourcoing, est sans doute celui qui aura connu les métamorphoses les plus spectaculaires.
- 6 Lorsque la commande d'une première réflexion en vue de la création de ce parc de 4 hectares me fut confiée en 1996 par l'Observatoire communautaire de l'environnement, une sorte de cellule prospective de la communauté urbaine de Lille, il ne devait s'agir que d'une esquisse concernant un ensemble de champs enclavés en périphérie de Neuville entre, au nord, une immense zone industrielle frontalière avec la Belgique, à l'est un collège et une salle de sport, au sud les serres municipales de la Ville de Tourcoing et l'entrée du parc de l'Yser, aménagé dans les années 1970, et à l'ouest, les lisières brutalement arrêtées de lotissements de maisons individuelles, souvent groupées, construits à partir des années 1960 (fig. 1). Les terrains étaient coupés en deux par une route départementale assez empruntée, reliant la voie express d'accès à l'autoroute de Lille et de Gand, au centre-ville de Neuville. La grande particularité du terrain était que s'y trouvait, invisible derrière une épaisse bande boisée de saules blancs et calée contre la limite orientale du site, à proximité immédiate du collège et de la salle de sport, une très ancienne ferme abandonnée depuis

longtemps, la ferme des Caudreleux, qui devait donner son nom au parc qui le jouxterait bientôt.

Figure 1. Vue du site avant le projet

En rouge, le périmètre du futur parc

Source : auteur, sur fond photographique Géoportail (prise de vue 1994)

Acte 1 : installer un grand champ face à l'horizon hétérogène d'une périphérie urbaine

- 7 Le projet de la municipalité était d'aménager un parc « rural », c'est-à-dire évoquant le passé campagnard de la commune, effectivement de moins en moins perceptible sur un territoire gagné depuis plusieurs décennies par la périurbanisation résidentielle et industrielle. Ce caractère « rural » devait être renforcé par la création d'une ferme pédagogique dans les bâtiments abandonnés de la ferme des Caudreleux, en plus d'un Centre pédagogique d'initiation à l'environnement (CPIE). Le parc pourrait accueillir également des parcelles de cultures potagères, vergers et autres conservatoires de plantes régionales.
- 8 La seule difficulté de ce programme résidait en fait dans l'affectation de sa nouvelle fonction à la ferme des Caudreleux. Les bâtiments présentaient un état de délabrement avancé (fig. 2). Certains élus s'inquiétaient des frais que représenteraient la rénovation puis la transformation de l'édifice et envisageaient sa démolition. Mais la municipalité devait composer avec l'opposition d'une association locale, l'Association pour la sauvegarde du site des Caudreleux, qui avait rassemblé une importante documentation témoignant de la valeur patrimoniale de la ferme et réclamait pour les bâtiments soit une rénovation attentive, soit une démolition suivie d'une reconstruction à l'identique.

Figure 2. Vue de la ferme des Caudreleux en 1995

Photographies de l'auteur

- 9 Je rencontrai la présidente de l'Association des Caudreleux et fus vite convaincu de l'intérêt de l'édifice et de la nécessité de sa conservation. Mais me sentant peu compétent en la matière, je choisis de limiter mon travail au seul parc et je rendis une étude que la commune approuva sans enthousiasme puisqu'elle ne s'attaquait pas au cœur du problème.

de maîtrise d'œuvre fut rapidement lancée ; j'étais déjà connu des services municipaux et la mission me fut attribuée. On me fit savoir cependant dès la première réunion que l'esquisse que j'avais dessinée trois ans plus tôt, bien que le programme n'ait pas changé depuis, devait être remise à plat puisque l'épineux problème de la ferme de Caudreux n'y était nullement réglé. Sur ce front en effet, c'était le *statu quo* ; les bâtiments étaient simplement un peu plus dégradés.

Acte 2 : un bois pour recentrer la ferme

- 12 Je proposai donc un nouveau projet basé sur un compromis entre les deux visions qui s'opposaient quant à l'avenir de la ferme. Je définis une stratégie globale pour la ferme (fig. 4) consistant à ne conserver que les bâtiments les moins dégradés et à démolir les autres pour alléger le coût de rénovation. En contrepartie, je prévoyais de conserver toutes les traces exploitables des édifices abattus, pans de murs et traces de fondations incorporés dans le dessin du parc lui-même. J'imaginai de construire dans la cour de la ferme un édifice neuf pour la ferme pédagogique, désolidarisant ainsi le programme neuf de l'impératif de rénovation de l'ancien.

Figure 4. Projet de restructuration de la ferme des Caudreleux

Dessin de l'auteur

- 13 Surtout, je composais le parc autour du bâtiment. Je donnais aux abords de la ferme une présence accrue en rendant aux anciennes douves qui l'entouraient jadis toute leur ampleur (fig. 5). Il fallait pour cela les remettre en eau car elles s'étaient enlisées depuis longtemps. Or, j'avais remarqué, au sud du terrain, au pied d'une grande butte sur laquelle avait été aménagé le parc de l'Yser, un gros ouvrage d'assainissement enterré, dans lequel un filet d'eau semblait s'écouler en continu. Le débit semblait identique en

été et en hiver, et je m'étais informé de l'origine de cet écoulement. Les plans du réseau d'assainissement ne mentionnaient aucun ouvrage. L'exploitant agricole concerné par le projet – invité par la municipalité à une réunion de travail pour qu'il confirme qu'il ne souhaitait plus exploiter ces terrains –, suggéra que le remblai sur lequel le parc de l'Yser était aménagé, en appuyant sur les alluvions formant le sous-sol du terrain, en expulsait les eaux sous la forme de cette source artificielle. Je proposais donc de capter cette eau et de la diriger par le moyen d'un profond fossé jusqu'aux anciennes douves de la ferme pour que, après leur approfondissement, elles retrouvent leur ampleur d'autrefois. Mais surtout, la nouvelle esquisse du projet prévoyait que les allées du futur parc convergeraient toutes sur la ferme, comme un faisceau de perspectives radiales tournées vers l'édifice, lui donnant ainsi une centralité manifeste. Pour creuser profondément ces perspectives, je proposais de planter la quasi-totalité du terrain, de sorte que les allées soient assimilées à des allées forestières, comme des tunnels verts tendus vers la ferme. Je dimensionnais les allées de façon à allonger ou au contraire à raccourcir les effets de perspective.

Figure 5. Plan-masse du projet

À rapprocher de la figure 1 grâce au liseré rouge du périmètre.

Dessin de l'auteur

- 14 En première analyse, ce nouveau projet n'avait rien à voir avec le précédent, puisque j'étais passé de la prescription d'un grand rectangle ouvert à celle d'un bois traversé par des allées forestières convergentes. Mais sa logique interne restait la même. Il s'agissait comme auparavant d'opposer à la complication de l'environnement urbain une forme et une matière unifiées, imposant l'ampleur d'un paysage.

Acte 3 : un bois natif autour d'une clairière abandonnée

- 15 Ces dispositions satisfirent les partis opposés. La municipalité et l'association des Caudreleux validèrent officiellement l'avant-projet et c'est fort de cette adhésion complète que je poursuivis les études, puis que je dirigeais le chantier entre l'automne et le début de l'hiver 2000. Les élections approchaient et le maire organisa peu de temps avant Noël une inauguration anticipée, au milieu de la boue du chantier.
- 16 Or, une semaine avant l'événement, il fit démolir en un week-end le bâtiment et évacuer les matériaux, sans m'en prévenir, considérant que le bâtiment était devenu trop dangereux, qu'un arrêté de péril aurait déjà dû être déposé, qu'il eut été irresponsable de faire courir de tels risques à la population en maintenant une ruine à côté d'un parc public. De retour à mon bureau, je reçus bien sûr un appel furieux de la présidente de l'Association des Caudreleux qui m'accusait d'avoir joué la carte de la concertation pour mettre la population devant le fait accompli de cette démolition dont je ne pouvais pas ne pas être informé. Quelques jours plus tard, l'inauguration fut perturbée par une protestation silencieuse organisée par l'association, brandissant des pancartes au milieu du discours du maire (fig. 6). Je me joignis aux manifestants, ce qui me valut ensuite de sévères réprimandes, à l'issue desquelles je m'attendais à recevoir un courrier recommandé m'informant de la résiliation de mon contrat. Mais il n'en fut rien. La municipalité avait besoin de finir le chantier en temps et en heure et pour ma part, je tenais malgré tout à finir ce projet, au moins à l'amener à un point d'achèvement que j'aurais jugé satisfaisant.

Figure 6. Articles dans la presse régionale relatant l'épisode de la démolition de la ferme des Caudreleux

À gauche, Nord-Eclair, 12 décembre 2000. À droite, source non identifiée

- 17 Je terminais ce chantier dans la morosité, mais toutes mes tentatives pour rendre au parc une forme cohérente échouèrent. Je tentais d'abord de faire en sorte que les allées, qui finissaient désormais en impasse sur une grande clairière informe et bosselée,

puissent au moins être reliées les unes aux autres. Mais la Ville ne me fit pas le cadeau de la moindre rallonge budgétaire et chaque mètre carré de sable stabilisé que je fis poser ici pour limiter les effets les plus absurdes de la décision municipale dut être compensé ailleurs dans le parc, en économisant ici sur un linéaire de bordures, là sur la densité d'une plantation, ou sur la hauteur d'un talus. Le chantier s'acheva, au centre du parc, sur une vague pelouse, à peine nivelée, traversée de pistes en sable stabilisé mal bordurées, et longeant des douves certes en eau, mais qui ne circonscrivaient plus rien. La municipalité, en revanche, investit quelque argent dans la réfection de l'unique vestige de la ferme resté en place, un petit pont en brique qui enjambait les douves, et dont les maçonneries furent impeccablement reprises.

Acte 4 : un espace naturel boisé

- 18 Une fois les élections passées et mon contrat clôturé, je ne me rendis plus au parc qu'une fois par an, observant la croissance rapide des arbres, qui transformèrent en peu de temps ce terrain dégagé en un bois périurbain de trois hectares (fig. 7). Tant que les jeunes arbres poussaient et occupaient peu à peu leur place, formant lentement les masses vertes denses que j'avais imaginées, tout alla bien. Mais bientôt, il devint évident qu'une première coupe d'éclaircie s'imposait car les arbres étaient placés dans un rapport de compétition impitoyable pour la lumière, formant un taillis impénétrable. Or, ces coupes n'étaient pas réalisées.

Figure 7. Vues du parc deux ans et dix ans après la réception des travaux

Photographies de l'auteur

- 19 J'obtins malgré tout, deux ans après la fin du chantier, un rendez-vous avec le jardinier chargé de l'entretien du parc. Formé à la gestion différenciée, il m'expliqua que l'intervention sur les bosquets n'était selon lui pas prioritaire, que pour l'instant il était nécessaire de laisser les plantes occuper l'espace, notamment dans les fossés et les douves, où effectivement une flore de milieu humide, joncs, laïches et roseaux, prospérait. Le parc vivait bien. Les riverains semblaient l'apprécier. Les clairières que j'avais dessinées pour les activités sportives attiraient un public familial et les collégiens venus faire leur pause du midi. Les réseaux sociaux gardent la trace de l'occupation de la clairière principale par un camp de Roms, dont l'expulsion fut compliquée. Cette unique péripétie a laissé quelques traces, sous la forme de roches volumineuses installées à l'entrée de chacune des allées du parc. Pour le reste, les années passèrent au rythme de la croissance spectaculaire des arbres, formant désormais un taillis peu pénétrable, écrin dense autour d'un ensemble de clairières gérées avant tout comme des espaces naturels.

Acte 5 : une forêt urbaine

- 20 Toujours inquiet de ne constater l'engagement d'aucuns travaux de desserrement des taillis, je repris contact en 2015 avec les services municipaux, dont le nouveau directeur m'expliqua que les personnels avaient été tellement réduits que toute intervention lourde sur le parc était impossible, que les arbres étaient devenus si forts que leur coupe sélective ne pourrait être réalisée que par petites touches, sur de nombreuses années, et que finalement cet envahissement végétal était plutôt un bien pour un parc dont la vocation était à ses yeux essentiellement environnementale et même forestière.
- 21 Cette évolution du mode de gestion du parc agit désormais sur son système d'allées, et donc sur ses tracés principaux. Ne pouvant desserrer le bois, les services municipaux y

ouvrent de nouvelles allées pour pouvoir y circuler et régler les problèmes de voisinage que la densité végétale excessive pose parfois. C'est ainsi que, à la demande des occupants des maisons riveraines, la Ville a récemment recréé l'allée de contournement du parc qui maintenait initialement la sylvie à distance des fonds de jardin (fig. 8). Disparue sous la poussée incontrôlée des arbres, cette allée renaît aujourd'hui sous une forme différente de celle que je lui avais initialement donnée : il s'agit d'un chemin assez étroit, couvert de broyats issus de l'abattage de quelques arbres du bois, et non plus d'une allée large et engazonnée.

Figure 8. Vue de l'allée latérale récemment recréée autour du parc

Photographies de l'auteur, 27 juin 2018

Figure 9. Vue de la prairie Nord du parc

Photographie de l'auteur, 27 juin 2018

- 22 D'autres allées sont en cours de création, notamment le long du fossé qui conduit les eaux de la source vers les anciennes douves de la ferme. Cette allée rustique, revêtue de concassés calcaires, permet aux engins d'entretien de pénétrer jusqu'au cœur du parc. Son tracé interrompt celui de la grande drève qui, dans le projet initial, formait la plus profonde et plus large perspective ouverte sur la clairière de la ferme. Ainsi, la structure du parc se reconfigure, effaçant peu à peu les tracés devenus obsolètes, au profit d'autres, plus en phase avec la fonction actuelle du lieu.
- 23 Une dernière transformation massive a récemment altéré le projet initial. Celui-ci devait faire l'objet d'une extension sur une dernière parcelle cultivée au nord dans le cadre d'une phase ultérieure de travaux. Ce plan de phasage n'a pas été respecté et le terrain n'a jamais été aménagé. Pourtant, la création du parc a compliqué son accès pour les engins agricoles et le terrain est désormais une jachère très faiblement entretenue, couverte de plantes adventices et de hautes herbes, et surtout parcourue par des allées spontanées formées par les déplacements des riverains se rendant au parc à travers champs. Récemment, les services municipaux ont recouvert certaines de ces allées avec du broyat afin de les assainir, officialisant ainsi de façon implicite des tracés que personne n'avait planifiés. Ce terrain est aujourd'hui perçu comme une partie intégrante du parc lui-même, son parvis Nord en quelque sorte (fig. 9).
- 24 Voici donc un projet qui aura connu cinq formulations successives et présenté trois aspects différents en vingt ans (fig. 10). D'abord conçu comme un grand rectangle vide, il a finalement été mis en œuvre pour être un bois creusé d'allées convergeant sur une ferme. L'édifice disparu, le parc aura finalement été à l'issue du chantier un jeune bois percé de clairières lumineuses, dont la plus importante, en son centre, n'a jamais été dessinée. Il est ensuite devenu un taillis formant espace naturel, avant de prendre la

forme aujourd'hui d'une forêt urbaine dont les tracés sont en pleine restructuration. Le parc est considéré désormais par les services de la métropole européenne de Lille comme un maillon d'une chaîne de parcs formant, au nord-est de la métropole, une partie importante de sa trame verte. Ironie du sort, la métropole a donné à cette chaîne de parc le nom de « parc du Ferrain », en mémoire d'un projet éponyme des années 1990 qui ne vit jamais le jour⁵ ! Et si, dans les prochaines années, l'intercommunalité décide de transformer ce semis de parcs séparés les uns des autres en un ensemble composé, peut-être le parc des Caudreleux sera-t-il à nouveau restructuré au moyen de grandes allées pensées à cette échelle supracommunale : c'est en tout cas ce que fait pressentir le fait que ce nouveau parc sera architecturé autour d'une voie verte dont la construction a déjà occasionné des restructurations partielles dans certains des espaces de ce chapelet paysager. La forme va et vient au gré des circonstances. Mais évolue-t-elle au hasard ?

Ratage apparent, (méta)projet caché ?

- 25 L'altération du parc de Caudreleux entretient avec le projet initial un rapport ambivalent. D'une part, la mutation de la forme entre les premières esquisses et l'espace actuel du parc est spectaculaire et pourrait faire croire que le projet est raté, c'est-à-dire qu'il se défait au contact du lieu qu'il a investi. D'autre part, ses états successifs résultent d'une action initiale qui, en installant dans le paysage la masse d'un boisement devenu incontrôlable, a conditionné les développements postérieurs. Plus encore, d'un certain point de vue, ces altérations semblent rétablir dans l'espace des intentions initiales du projet qui avaient été abandonnées en cours de chantier, notamment lorsque l'extension programmée du parc au nord, et jamais réalisée depuis, semble aujourd'hui intégrée de fait dans le parc lui-même, ou quand renaît l'allée de contournement du bois. Derrière le ratage apparent du projet, se joue aussi en un sens son aboutissement.

Du projet au métaprojet

- 26 Un tel constat pose problème et affecte directement l'idée même que nous pouvons nous faire de ce qu'est un projet. L'altération envisage la transformation du projet au contact de son lieu comme une dialectique dans laquelle les termes en relation sont emmêlés au point de ne plus être que les pôles théoriques d'une réalité foncièrement hybride. Dès que le projet a été mis en œuvre, il n'y a en quelque sorte plus ni projet ni lieu (puisque le premier se défait et que le second est transformé sous son action), et pourtant tout ce qui se produit résulte et de l'un et de l'autre.
- 27 Alors que la culture de l'aménagement fait de l'espace produit sa finalité même, l'altération, en le reconfigurant sans cesse, mobilise une chaîne d'actions dont certaines n'accordent pas au résultat formel une telle importance. Pour autant, il serait aberrant d'affirmer que cette production n'a pas d'objet, qu'elle constitue un pur jeu d'acteurs sans effet, puisqu'en définitive des espaces sont réellement aménagés et construits et présentent des formes, accueillent des usages et des pratiques, qu'il est possible de décrire et de mettre en relation avec le processus qui les génère. Pour dépasser cette tension et parvenir à désigner cet objet du processus altératif, cette forme induite plus

que produite de projet, le concept de *métaprojet*⁶, tel que défini ci-après, peut apparaître pertinent.

Le (*méta*)projet désigne des agrégats projectuels unifiés par un destin biologique et sociétal commun mais dont les formes réelles, telles qu'elles [se sont altérées] au contact du lieu, n'ont que peu à voir avec les visées de leurs concepteurs. Le (*méta*)projet est véhiculé, mais pas contenu, par le projet⁷.

- 28 Cette proposition conceptuelle conclut un ouvrage qui rend compte de quinze années de recherches dans les grands ensembles français, au contact de terrains réputés vides de toute pensée paysagère et plus largement de toute considération pour la qualité des espaces publics. En visitant ces ensembles de logements et ces quartiers avec mes collègues Bernadette Blanchon et Jorn Garleff⁸, j'ai été surpris d'y découvrir des réseaux d'espaces publics souvent de grande pertinence au regard des enjeux actuels de renaturation urbaine et de développement des mobilités douces. Mais en plongeant dans les archives de ces projets pour en découvrir les auteurs et retrouver les plans qui avaient permis leur exécution, je me suis vite rendu compte que ce que j'avais découvert sur le terrain n'était pas le résultat d'une action volontaire, globale et coordonnée, mais le produit d'une lente sédimentation d'actions menées séparément les unes des autres, parfois même les unes contre les autres, et que le lissage par le travail conjugué des usages et des pratiques sociales, du vent, de la pluie et des plantes avait fondu dans un ensemble.
- 29 De tels exemples sont l'ordinaire de l'espace public, résultat le plus souvent d'une lente altération d'un projet initial, sans cesse repris et complété par d'autres opérations d'aménagement d'ampleur et de finalités variables. Mais le fait est pourtant que, dans la plupart des cas, ceci ne débouche pas sur une cacophonie complète : le métaprojet dont la construction ne cesse de se poursuivre présente une unité qui, pour ne pas être exempte de multiples dysfonctionnements, forme un ensemble vivable et appropriable et offre à la vie publique un cadre efficace.
- 30 Cette thèse transfère la finalité du processus de production de l'espace public du projet vers le lieu qui l'accueille, car dans ces conditions, que les espaces publics nous apparaissent malgré leur caractère composite comme des ensembles cohérents ne peut être imputé à l'efficacité de leur composition mais uniquement et en dernière instance au fait que tout ce qui le compose s'y tient ensemble, dans une unité d'étendue et de temps vécus. Les itinéraires que nous pratiquons quotidiennement à travers les villes et les campagnes que nous habitons installent les multiples objets et situations qui les constituent dans une continuité fondamentale mais au phrasé variable dans un lieu au sens aristotélicien du terme⁹.

Épistémologie du métaprojet

- 31 L'hypothèse métaprojectuelle est immédiatement exposée à de nombreuses menaces qui semblent la disqualifier d'emblée. En faisant du projet le véhicule aveugle d'un devenir qui le subsume, pour ne pas dire le transcende, et en rabattant sa prétention à transformer les environnements sur la simple actualisation permanente d'une réalité fondamentale qui serait celle des lieux, ne conduit-elle pas à une sorte d'animisme spatial accordant aux lieux une agentivité, et même en un sens, une volonté ? Il y a donc urgence à explorer ce que pourraient être les bases épistémologiques de ce concept, et c'est ce que je voudrais maintenant esquisser.

- 32 Le fait que le concept de métaprojet trouve son point d'ancrage dans la pratique paysagère indique d'emblée une première direction pour esquisser cette épistémologie, en se tournant vers les sciences de la nature. L'écologie, en particulier, ne repose-t-elle pas sur l'idée que les espèces végétales et animales sont des agents dont l'action est entièrement déterminée et enfermée dans le *turnover* du fonctionnement écosystémique¹⁰ ? Bien qu'instable, la dynamique des milieux ne peut être contredite sans provoquer d'effets secondaires sur un aménagement qui, par exemple, en aurait forcé les équilibres, ce que montrent cruellement les effets du dérèglement climatique actuel à l'échelle de la biosphère. À l'échelle du parc des Caudreleux, j'ai montré comment les dynamiques de croissance et de succession végétale spontanées ont rapidement transformé un bois ouvert en un taillis dense dont les clairières et les creux se sont rapidement enrichis en biodiversité, au point de modifier substantiellement la vocation même du lieu. La thèse métaprojectuelle ne reviendrait-elle pas, en un sens, à transférer sur le plan de l'activité culturelle des sociétés humaines le principe de l'homéostasie des écosystèmes, en élargissant les effets de sa rétroaction à des pans de notre activité que nous n'avons pas l'habitude de considérer – à tort – comme impliqués dans les cycles de la matière et de l'énergie ?
- 33 Notons d'ailleurs que l'écologie scientifique a développé au cours du dernier demi-siècle une conception des équilibres naturels particulièrement en phase avec la dynamique altérative que je m'efforce d'identifier dans les projets de paysage. Après avoir fait prévaloir une conception fixiste de l'équilibre des milieux – dont on peut voir une traduction littérale pour l'aménagement du territoire dans l'œuvre de Ian Mac Harg¹¹ –, l'écologie s'est progressivement ouverte à la complexité des milieux anthropisés (et donc perturbés) et à une lecture spatiale des territoires aux grandes heures de la phytosociologie. Elle fait prévaloir désormais une conception dynamique et ouverte des milieux fondée sur des réajustements permanents de ces équilibres. Le concept de *climax*, notamment, qui structurait fortement l'analyse écologique des milieux pendant le premier XX^e siècle, et qui veut que tout milieu biologique évolue spontanément et fatalement vers un cortège floristique, faunistique et vers des densités de population parfaitement adaptées à leurs conditions abiotiques et pour cette raison stables, a été abandonné à la faveur de la formation d'une « écologie du paysage¹² ». La complexité des interactions entre les milieux empêche d'imaginer leur stabilisation potentielle, si bien que le climax constitue un horizon théorique qui n'est jamais atteint. Ce sont d'ailleurs, pour beaucoup d'écologues, les perturbations des équilibres climaciques qui stimulent la créativité du vivant et par suite la biodiversité, notion dont le succès actuel constitue une révolution dans notre conception de la « nature » bien décrite par Raphaël et Catherine Larrère¹³. Nous avons rencontré aux Caudreleux cette écologie des espaces en perpétuelle mutation lorsque le parc transformé en espace naturel sous l'effet des dynamiques végétales spontanées a bientôt subi une remise à plat de son système de desserte et d'allées, bouleversant à nouveau l'environnement végétal et les sols et les engageant sans doute dans un nouveau cycle de développement.
- 34 Il est remarquable que cette évolution conceptuelle de l'écologie soit contemporaine de celle des modèles mathématiques à la faveur de la théorie de la catastrophe, puis de la théorie du chaos, telle qu'elles se sont formulées à partir des années 1970 et 1980. Ces théories ont donné à une vision dynamique et altérative du vivant un cadre conceptuel dont je m'étonne que la recherche en urbanisme et en paysage ne s'en soit pas

davantage emparée. À certains égards, mes tentatives pour identifier des figures de la dynamique altérative renvoient à la topologie des effondrements imaginée par René Thom et ses suiveurs¹⁴. Quant au métaprojet, il est facile d'imaginer comment il serait possible de le mettre en dialogue avec la notion d'attracteur étrange promue par la théorie du chaos¹⁵ : tout système complexe et dissipatif (c'est-à-dire susceptible de dissémination) évolue à terme vers une forme d'organisation modélisable, bien que le chemin qu'il empruntera pour y parvenir, lui, échappe à tout effort de modélisation et de prédiction. De même, tout projet perturbe les structures du lieu qu'il investit et sera reconfiguré, selon des voies imprévisibles et que seule l'observation critique peut retracer rétrospectivement, pour se fondre dans le lieu sans y disparaître pourtant. C'est le phénomène que j'ai observé dans le cas des Caudreleux lorsque le parc se transforme en un taillis impénétrable favorisé par l'extrême humidité du sol : le marais originel sur lequel le site a été construit tend à se reformer à travers les errances d'une gestion mal coordonnée.

- 35 L'animisme spatial impliqué par le concept de métaprojet trouve cependant une autre résonance théorique en direction de l'anthropologie contemporaine. En prêtant au lieu une forme d'agentivité, le concept de métaprojet s'inscrit dans la perspective ouverte depuis plusieurs années par Bruno Latour¹⁶ et Philippe Descola¹⁷ sur la sortie du dualisme nature/culture, impliquant d'une part la ressaisie par l'humanité de sa pleine participation aux processus biologiques, et d'autre part la reconnaissance d'une intelligence, d'une sensibilité et d'une volonté propres aux « non-humains » qu'il s'agirait de concevoir désormais comme des agents à part entière du débat politique. Cette discussion forme la base théorique d'entreprises juridiques de plus en plus nombreuses visant à accorder à des populations animales mais aussi à des complexes végétaux, voire à des entités géographiques, une personnalité juridique, comme l'a illustré en 2017 le cas de la rivière Whanganui en Nouvelle-Zélande. La philosophie du droit s'empare depuis plusieurs années de ce débat passionnant et en examine les conséquences juridiques et pratiques¹⁸. La thèse métaprojectuelle participerait de cette dynamique en accordant aux lieux une forme d'agentivité qui reste bien sûr largement à définir.
- 36 Au sein de cette scène scientifique, le concept de métaprojet trouve une résonance particulière dans les travaux de l'anthropologue américain Eduardo Kohn, pour qui l'agentivité des environnements opère selon une grammaire déclinée à travers les *pattern*¹⁹ que conduisent leur transformation. Sa conception unifiée du vivant se traduit dans une « écologie des sois » correspondant à une forme de réalité sans cesse émergente et actualisée par les actions qui y prennent place, et qui en disent involontairement l'identité spécifique. Or, cette identité à la fois transcendante en ce qu'elle dépasse tous les sois qui s'y agglomèrent, et immanente en ce qu'elle ne se révèle qu'au fur et à mesure que les événements y surgissent, Kohn la considère comme une forme.
- 37 Pour illustrer ce concept, il prend l'exemple du caoutchouc, cet arbre si répandu dans la forêt amazonienne. De même que le caoutchouc se caractérise par une forme molle, plastique, de même l'arbre qui le produit se disperse dans la grande étendue de la forêt pour limiter les risques d'attaque par les champignons, qui se multiplient en cas de forte densité du groupement. L'arbre et la matière qu'il produit répondent donc au même *pattern*. Par ailleurs, Kohn fait observer que l'eau s'écoule dans la forêt

amazonienne selon un maillage diffus, un chevelu dispersé, avant de se rassembler dans l'Amazone puis dans la mer.

38 Pour deux raisons relativement indépendantes, il existe donc deux *patterns*, deux formes : la répartition du caoutchouc à travers le paysage et la répartition des voies d'eau. Il se trouve que ces régularités explorent le paysage de la même manière. Par conséquent, partout où il y a un arbre à caoutchouc, il est probable qu'il y ait non loin aussi un cours d'eau menant à une rivière. Du fait que ces *patterns* se trouvent explorer le paysage de façon similaire, suivre l'un peut mener à l'autre²⁰.

39 Kohn poursuit ce type de raisonnement jusqu'à y agglomérer le mode de développement et de fonctionnement de l'économie amazonienne du caoutchouc, selon un principe d'« autosimilarité à différentes échelles » :

Un immense réseau de relations de crédit et de dette a émergé, qui a suivi un *pattern* répété d'autosimilarité enchâssée à différentes échelles, isomorphe au réseau fluvial. Un marchand de caoutchouc situé à la confluence d'une rivière faisait crédit vers l'amont, et se trouvait lui-même en dette vis-à-vis d'un marchand plus puissant situé en aval à la confluence suivante. Ce *pattern* enchâssé a lié les communautés indigènes des forêts les plus profondes aux barons du caoutchouc installés à l'embouchure de l'Amazone, et même en Europe²¹.

40 Cet exemple nous permet de mieux comprendre en quoi la forme (comprise au sens du mot *pattern* qui ne la réduit pas à une figure figée et la rapproche du dynamisme d'une structure) est chez Kohn l'instance d'unification du vivant. Cette « fluide efficacité de la forme » emprunte des chemins et suit des logiques qu'il est possible de mettre en relation avec ceux qui, à travers l'altération des projets, conduisent la production de l'espace public comme métaprojet.

41 Au sein des sciences humaines, une autre discipline a jeté les bases, malheureusement peu aperçues et très critiquées au sein de sa propre communauté, d'une manière de penser l'historicité des environnements à travers une forme d'agentivité des lieux, incarnée cette fois par des tracés et des structures d'organisation spatiale. L'archéogéographie, ou « archéologie du paysage », à l'instigation d'un Gérard Chouquer²² questionnant une analyse historique des paysages fondée sur l'application d'une chronologie linéaire et de modèles historiques d'organisation des territoires sans prise sur la complexité des environnements qu'ils essaient de reconstituer, postule au contraire que les formes dans le paysage évoluent selon quatre modalités spatiotemporelles²³ distinctes. La synchronie concerne des formes, des tracés et des aménagements planifiés par les hommes en rupture complète avec les conditions initiales du milieu, et qui de ce fait évoluent selon une temporalité qui leur est propre. L'hystéréchronie implique des formes en décalage avec les structures sociales du milieu en place, et qui sont progressivement érodées, transformées ou altérées sous l'effet de ce décalage, mais à un rythme si lent que cet état de disjonction se maintiendra longtemps. Il y a diachronie lorsque la forme, au contraire, est absolument permanente quelles que soient les organisations sociales successives dans lesquelles elle s'actualise. Gérard Chouquer cite à ce sujet l'exemple fascinant d'une haie dans la région de Valence, à Malalones, dont le chantier de fouille a montré qu'elle recouvre une succession d'ouvrages construits exactement selon le même tracé et pour répondre à des fonctions différentes (une noue antique, un fossé médiéval, une chaussée à l'âge classique...), alors même que ces occurrences sont séparées parfois par plusieurs siècles pendant lesquels le tracé antérieur était devenu invisible²⁴. La diachronie ne réside donc pas simplement en la réaffectation d'un tracé ancien à un nouvel usage, mais bien

en sa réinvention perpétuelle. Enfin, on parle d'uchronie lorsqu'un fait social nouveau rejoue une potentialité formelle générée par une forme antérieure, mais qui était restée en quelque sorte latente jusque-là.

- 42 Ces effets de résurgence intéressent fortement mon propos puisqu'ils traduisent à l'échelle des temps historiques le principe de retour du lieu sur lui-même à travers la dynamique altérative. Le paysage selon l'archéogéographie est constitué ainsi de tracés et de formes dotés de leur chronologie propre et susceptibles de s'actualiser perpétuellement. Gérard Chouquer parle à leur sujet de « morphogènes²⁵ », c'est-à-dire d'éléments de permanence d'états antérieurs qui orientent les développements suivants. La capacité de ces morphogènes à assurer la permanence du paysage peut aller très loin et affecter même les opérations d'aménagement fondées sur une véritable table rase, comme le furent la plupart des grands remembrements agricoles. Ainsi,

[L]e bilan local de ces remembrements n'est pas uniforme et il est concevable et même avéré qu'ici ou là des linéaments nouveaux ont pu reprendre et réactiver de plus anciens linéaments paysagers, par exemple d'origine antique. En ce sens, le nouveau plan parcellaire n'est pas une éradication absolue de la mémoire des formes. Mais il crée une forme singulièrement ramassée, qui gomme nombre des possibilités de survie des formes plus anciennes²⁶.

- 43 Le parc des Caudreleux présente de tels effets de résurgence de tracés antérieurs empruntant des itinéraires peu prévisibles. Au départ, la commande consistant à aménager un parc en relation avec la préservation d'un édifice ancien remarquable, la ferme des Caudreleux, semblait s'inscrire dans une visée patrimoniale assez classique. La démolition de la ferme en cours de chantier a profondément brouillé cette intention initiale et il est d'autant plus intéressant de remarquer comment, malgré l'effacement de l'édifice, les tracés essentiels du site ont perduré sans que cela ait été explicitement voulu. Les anciennes douves remises en eau sont passées du statut d'accessoire de la mise en valeur du site bâti à celui d'élément central. La reconstruction de l'ancien pont, unique vestige construit de la ferme, lui confère une présence accrue, tandis que les douves ont rapidement été placées au centre d'une gestion environnementale profitant de la présence de l'eau pour renouer avec un paysage de milieu humide qui avait peut-être caractérisé ce territoire dans un passé lointain présenté par la Ville comme originel²⁷.

- 44 Le croisement de l'archéogéographie et de la théorie architecturale, urbaine et paysagère est engagé par ailleurs depuis longtemps, particulièrement au sein des courants culturalistes de la pensée urbaine pour qui le projet s'inscrit de fait dans un héritage historique et géographique qui doit en constituer la matrice. L'enjeu aujourd'hui est de montrer comment cette fonction matricielle du lieu s'impose au projet malgré lui et quand bien même il prétendrait s'en affranchir. L'historicité, en quelque sorte, doit cesser d'être considérée comme une option doctrinale, pour entrer dans l'ordre d'une ontologie du projet urbain. La relecture des études publiées par André Corboz autour de cette hypothèse²⁸, et qui l'avait conduit à décrire le territoire comme un palimpseste dont les couches d'information sédimentées se donneraient à lire de façon synchrone dans le paysage, montre que ce chantier intellectuel est engagé depuis quelques décennies, voire dès l'émergence de la théorie urbaine si on veut bien, à la lumière de mon hypothèse, renouveler la lecture de la conception organique de l'historicité des villes que proposait un Marcel Poëte²⁹.

- 45 Cependant, l'addition d'occurrences conceptuelles que je viens d'opérer ne suffit pas à démontrer la pertinence du concept de métaprojet, ou d'autres dont il est voisin. Il faudrait encore permettre une mise en débat de ces propositions au sein d'un regroupement pluridisciplinaire que Gérard Chouquer, d'ailleurs a clairement réclamé :

Il est temps de provoquer [...] un véritable accident de tectonique épistémologique et d'inverser le sens des couches [successives de savoirs]. [...] Dans la conception traditionnelle, la géologie et la paléontologie sont tout au-dessous, l'archéologie vient ensuite, l'histoire occupe l'« étage noble », enfin la couche superficielle est le domaine de la géographie. [...]. En revanche, si l'on redresse les couches par rapport au déroulement du temps, voilà qu'une plus heureuse disposition des disciplines permet d'envisager qu'on puisse faire de la géologie dynamique, de la paléogéographie, de l'archéologie à toutes les époques, l'essentiel étant alors la recherche des interactions entre les approches disciplinaires³⁰.

- 46 Le chantier est ambitieux puisqu'il supposerait un décroisement entre sciences de la nature et sciences de l'homme et de la société, qui reste périlleux. Il n'est pourtant pas inenvisageable que la recherche en architecture, en urbanisme et en paysage devienne le lieu de cet échange, d'une part parce que, comme je l'ai brièvement rappelé, le concept de métaprojet y émerge sur un terrain en quelque sorte préparé par une histoire intellectuelle qui très tôt a tenté de penser l'historicité et la mémorialité des espaces non comme de pures patrimonialités, mais comme des éléments actifs du projet spatial lui-même ; d'autre part parce qu'en s'ouvrant à la formation des paysagistes, de nombreuses écoles d'architecture ont commencé, notamment au sein de leurs laboratoires de recherche, à intégrer parmi elles des enseignants chercheurs fortement acculturés aux sciences de la nature autant qu'aux sciences humaines.

- 47 Il n'est pas indifférent que l'un des théoriciens de l'architecture et de l'urbanisme qui aura le plus marqué les dernières décennies, Rem Koolhaas, a fondé sa démarche intellectuelle précisément sur un raisonnement temporel qui n'est pas sans rapport avec ce que le concept de métaprojet tente de nommer. À travers son manifeste rétroactif du manhattanisme³¹, Koolhaas a justifié *rétrospectivement* le bien-fondé et le sens de son propre engagement d'architecte, comme si ses propres projets accomplissaient une promesse contenue dans le laboratoire new-yorkais, et dont la lecture historico-critique aurait révélé les principes actifs. Dans son cas, la ressaie critique du dynamisme d'un « projet urbain » qui n'avait jamais été planifié comme tel justifie une doctrine d'action explicitement volontariste, brutaliste jusqu'à la provocation. En un sens, le concept de métaprojet retourne la proposition koolhaassienne : tout comme elle, il mobilise les outils d'une relecture critique et rétrospective de projets dont l'accomplissement partiel en fait autant de ratages à leur propre échelle, pour en suggérer la solidarité et la destinée commune ; mais ce faisant, il suspend définitivement l'énoncé catégorique du projet qui subsumerait l'ensemble car il le révisé à chaque fois qu'un fait nouveau émerge, l'actualise au lieu de l'achever. L'éthos qui l'anime, en ce sens, le dispose vers l'inclusion de l'imprévu, aussitôt inséré dans un tout qu'il contribue à reformuler, et non, comme chez Koolhaas, vers une téléologie doctrinale. S'il fallait forcer le trait et mettre en évidence la critique à laquelle une telle notion s'expose, je dirais que la thèse métaprojectuelle désarme la dynamique aménagiste en lui déniait la capacité à conduire par sa propre intelligence le lieu vers une forme d'achèvement fonctionnel, formel et esthétique. Cette capacité est transférée au lieu lui-même, construit par l'altération continue des projets qui y prennent place de façon plus ou moins inadéquate. Une telle thèse donnerait ce faisant sa positivité au *ménagement du territoire* auquel nous appelle l'exigence de sobriété

imposée par l'urgence climatique, pour l'heure globalement vécue comme une limitation contraignante du pouvoir d'action du projet spatial.

BIBLIOGRAPHIE

Alexandre Abensour et Nicolas Tenaillon, *L'espace*, Ellipses, 2014.

Bernadette Blanchon, Denis Delbaere et Jörn Garleff, « Le paysage dans les ensembles urbains de logement en France de 1940 à 1980 », rapport d'étude, Direction de l'architecture et du patrimoine, juin 2010.

Françoise Burel et Jacques Baudry, *Écologie du paysage. Concepts, méthodes et applications*, TEC & DOC, 1999.

Alexandre Chemetoff et Patrick Henry, *Visites*, Archibooks, Sautereau Éditeurs, 2009.

André Corboz, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Éditions de l'Imprimeur, 2001.

Gérard Chouquer, *L'étude des paysages, essais sur leurs formes et leur histoire*, Éditions Errance, 2000.

Monte Davis et Alexander Woodcock, *La théorie des catastrophes*, L'âge d'homme, 1984.

Denis Delbaere, *Altérations paysagères. Pour une théorie critique de l'espace public*, Parenthèses (La Nécessité du Paysage), 2021.

Denis Delbaere, *Table rase et Paysage. Une exploration des paysages de la modernité pour un renouveau critique du planisme*, Éditions Pétra, 2016.

Denis Delbaere, « Stratégies paysagères pour une eurométropole : les grandes infrastructures de transport comme espace public ? », dans P. Louguet et C. Tiry, *Lille transfrontalière*, In folio, 2010.

Philippe Descola, *Au-delà de nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

B. Dussart, « Concepts et unités en écologie », dans Collectif, *Encyclopédie de l'écologie*, Larousse, 1977.

Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, 2013, Zones Sensibles, 2017.

Rem Koolhaas, *New York délire : un manifeste rétroactif pour Manhattan*, Chêne, 1978.

Will Kymlicka et Sue Donaldson, *Zoopolis, une théorie politique des droits des animaux*, 2011, Alma Éditeurs, 2016.

Catherine Larrère et Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature : une enquête philosophique*, La Découverte, 2018.

Bruno Latour, *Face à Gaïa*, La Découverte, 2015.

Ian L. Mac Harg, *Composer avec la nature*, Les cahiers de l'IAURIF, 1980 [1969].

Marcel Poëte, *Introduction à l'urbanisme*, Sens et Tonka, 2000 [1929].

Hubert Reeves (dir.), *La théorie du Chaos. Les lois de l'imprédictible*, RBA 2016.

Jacques Simon, « La verdure, plus ça vieillir plus ça prend de la bouteille », *Espaces Verts*, n° 44, juillet-août-septembre 1975.

NOTES

1. Deux précédents importants ont influencé ma propre entreprise. Celle, très construite, d'Alexandre Chemetoff et de Patrick Henry (*Visites*, Archibooks, Sautereau Éditeurs, 2009), et celle, plus partielle mais totalement pionnière de Jacques Simon (« La verdure, plus ça vieillir plus ça prend de la bouteille », *Espaces Verts*, n° 44, juillet-août-septembre 1975).
2. J'ai publié à ce titre de nombreuses critiques dans *Les Carnets du Paysage*, avant de cofonder la revue *banC public*, entièrement consacrée à cette démarche et d'animer avec Frédéric Pousin le séminaire PlanPaysage qui propose le même type d'exercice appliqué aux projets d'aménagement du territoire promus par l'État notamment via les OREAM (<https://planpaysage.hypotheses.org/>).
3. C'est à l'exposé de cette « grammaire de l'altération » qu'est consacré mon dernier ouvrage, *Altérations paysagères. Pour une théorie critique de l'espace public*, Parenthèses (La Nécessité du Paysage), 2021.
4. Mon activité de maître d'œuvre s'est déroulée de 1993 à 2018. J'y ai mis fin notamment pour clarifier mon statut par rapport aux objets de mes recherches
5. Pour un aperçu de l'histoire de ce projet fantôme du parc du Ferrain, voir Denis Delbaere, « Stratégies paysagères pour une eurométropole : les grandes infrastructures de transport comme espace public ? », dans P. Louguet et C. Tiry, *Lille transfrontalière*, In folio, 2010
6. Je ne suis certainement pas le premier à employer ce terme, mais ses occurrences sont malgré tout très rares. On doit peut-être à l'architecte et sociologue Daniel Pinson une première mention dans son article de 2007, « U comme usage », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, n° 20/21 « L'espace anthropologique », pp. 166-169, [en ligne] [hal-01131481]. Le métaprojet apparaît ici comme la résultante du projet architectural après sa réception par l'habitant. De façon plus vague, les définitions du terme disponibles sur internet associent le métaprojet à un « projet composé de plusieurs autres ».
7. Denis Delbaere, *Table rase et Paysage. Une exploration des paysages de la modernité pour un renouveau critique du planisme*, Éditions Pétra, 2016, p. 273.
8. Bernadette Blanchon, Denis Delbaere et Jörn Garleff, « Le paysage dans les ensembles urbains de logement en France de 1940 à 1980 », rapport d'étude, Direction de l'architecture et du patrimoine, juin 2010.
9. Alexandre Abensour et Nicolas Tenaillon, *L'espace*, Ellipses, 2014..
10. Dussart B., « Concepts et unités en écologie », in Collectif, *Encyclopédie de l'écologie*, Larousse, 1977.
11. Ian L. Mac Harg, *Composer avec la nature*, Les cahiers de l'IAURIF, 1980 [1969].
12. Françoise Burel et Jacques Baudry, *Écologie du paysage. Concepts, méthodes et applications*, TEC & DOC, 1999.
13. Catherine Larrère et Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature : une enquête philosophique*, La Découverte, 2018.
14. Monte Davis et Alexander Woodcock, *La théorie des catastrophes*, L'âge d'homme, 1984. René Thom a en effet décrit sept figures topologiques élémentaires pour décrire les effets de catastrophe, ceux-ci échappant à toute spatialisation au-delà d'un certain seuil de complexité. En caractérisant les phénomènes d'altération à travers les sept figures de la ruine, de l'île, du tracé, du socle, du bois, du germe et du pôle, je m'efforce de parvenir, avec des méthodes évidemment très différentes, au même schématisme.
15. Reeves H. (dir.), *La théorie du Chaos. Les lois de l'imprédictible*, RBA 2016.
16. Bruno Latour, *Face à Gaïa*, La Découverte, 2015.

17. Philippe Descola, *Au-delà de nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
18. Will Kymlicka et Sue Donaldson, *Zoopolis, une théorie politique des droits des animaux*, 2011, Alma Éditions, 2016.
19. Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts. Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, 2013, Zones Sensibles, 2017.
20. *Ibid.*, pp. 216-217.
21. *Ibid.*, pp. 219-220.
22. Gérard Chouquer, *L'étude des paysages, essais sur leurs formes et leur histoire*, Éditions Errance, 2000.
23. *Ibid.*, pp. 125-126.
24. *Ibid.*, pp. 175-176.
25. *Ibid.*, p. 149.
26. *Ibid.*, p. 153.
27. Un panneau d'information sur le parc a été récemment installé à l'une de ses entrées. Il y est expliqué que « l'appellation "Caudreleux" signifierait "queue de loups" et proviendrait des loups des forêts du mont d'Halluin et du Duremont qui venaient boire l'eau des fossés ». Par ailleurs, « le parc "des Caudreleux" a été aménagé en 2002 à l'emplacement d'une ancienne ferme dont il ne subsiste aujourd'hui que la mare et le pont en brique ». Le paysage du parc est présenté comme un avatar de l'édifice lui-même car « lors de l'édification [sic] du parc, les espèces locales présentes sur le site ont été sauvegardées. Ainsi, la rangée de saules qui longeait le bâtiment de la forme est présente dans le paysage actuel ».
28. André Corboz, *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Éditions de l'Imprimeur, 2001.
29. Marcel Poëte, *Introduction à l'urbanisme*, Sens et Tonka, 2000 [1929].
30. Gérard Chouquer, *op. cit.*, pp. 174-175.
31. Rem Koolhaas, *New York délire : un manifeste rétroactif pour Manhattan*, Chêne, 1978.

RÉSUMÉS

Cet article envisage le ratage des projets sous l'angle de la production paysagiste. Considérant la façon singulière dont le rapport au temps et à l'altération qu'il impose aux espaces aménagés se construit dans le cas des projets paysagers, l'auteur propose le concept de *métaprojet* pour penser la continuité des projets au-delà de leur mise en chantier et à travers les effets des jeux d'acteurs qui se l'approprient. Il appuie son raisonnement sur le cas d'un parc dont il a assuré la maîtrise d'œuvre et dont il décrit la conception, la mise en œuvre et les mutations sur une vingtaine d'années, et il questionne ensuite les bases théoriques de sa thèse, en direction notamment de l'anthropologie, de l'archéologie et de l'écologie du paysage, pour fonder les démarches de recension critiques et rétrospectives sur une rationalité qui leur font actuellement défaut.

This paper deals with the failure of projects in the case of landscape architecture. Considering the specific way that time transforms open spaces, the author presents the concept of *metaprojet* in order to think of a projects' continuity after its realization and through the role of actors who appropriate the space. The paper focuses on a park designed by the author himself, who describes its design, its building and its alteration over a period of twenty years. He shows the theoretical basis of his dissertation, in the field of anthropology, archaeology and landscape ecology, in order to give a scientific framework to the kind of critical studies he reclaims.

INDEX

Mots-clés : Projet de paysage, Altération, Appropriation, Critique, Archéogéographie

Keywords : Landscape Architecture, Alteration, Appropriation, Critic, Archeogeography

AUTEUR

DENIS DELBAERE

Denis Delbaere est paysagiste DPLG (1993), docteur de l'EHESS (2004), habilité à diriger les recherches (2014) et professeur en Ville et Territoire à l'École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Lille. Il est l'auteur de *La Fabrique de l'espace public : ville, paysage, démocratie* (2010), de *Table rase et Paysage : une exploration des paysages de la modernité pour un renouveau critique du planisme* (2016) et de *Altérations paysagères : pour une théorie critique de l'espace public* (2021). Il anime le réseau interécoles de paysage « Critique et projet de paysage » et dirige le collectif scientifique LIKOTO, ainsi que la revue de critique de projets d'espaces publics *banC public*.

d-delbaere@lille.archi.fr